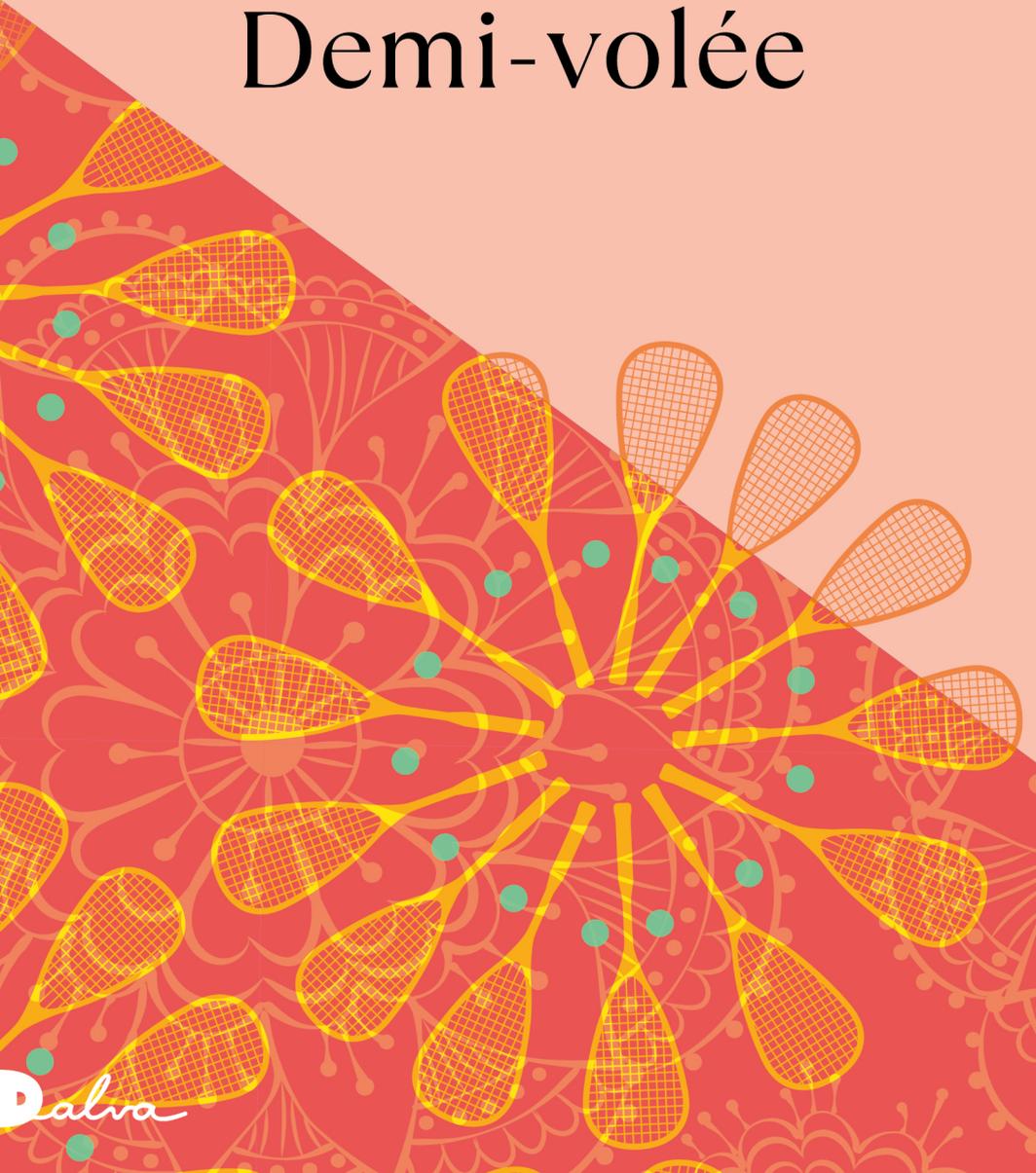


Chetna Maroo

# Demi-volée



Chetna Maroo

# Demi-volée

Roman

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Madeleine Nasalik

**D**alva

© Éditions Dalva, une marque des Éditions Robert Laffont, 2024  
pour l'édition française

ISBN : 978-2-487-60001-0

Dépôt légal : septembre 2024  
Conception graphique : Rémy Tricot  
Photo de l'autrice : Graeme Jackson

Éditions Dalva – 92, avenue de France 75013 Paris  
[info@editionsdalva.fr](mailto:info@editionsdalva.fr)

*Pour Jot*

## Un

Je ne sais pas s'il vous est déjà arrivé de vous planter au milieu d'un court de squash – pile sur le T – et d'écouter ce qui se passe sur le court voisin. Je pense au bruit qui provient du terrain d'à côté, celui que fait une balle frappée net et fort. Un son rapide et assourdi, semblable à une déflagration, suivi d'un écho très proche. Cet écho, l'écho de la balle qui cogne le mur, résonne plus que le choc d'origine. C'est cela que j'entends lorsque je me remémore l'année qui suivit le décès de notre mère, l'année où notre père nous emmenait à Western Lane pour que nous nous y entraînions deux, trois, quatre heures par jour. La première fois que j'ai remarqué ce bruit, ce devait être un soir après l'école. Je ne sentais plus mes jambes, j'étais certaine que j'allais déclarer forfait et je me tenais simplement sur le T avec ma raquette, la tête basse et les yeux fixés sur les traces à peine

visibles laissées par les balles qui avaient rasé la surface du mur. J'étais censée servir, mon père devait répondre par un revers et moi par une reprise de volée, il y aurait ensuite un autre revers et une autre volée qui prendrait pour cible la ligne de service rouge sur le mur frontal. Debout au fond du court, loin, mon père attendait. À son silence j'ai deviné qu'il n'allait pas prendre les devants et que je ne pouvais que servir et volleyer, ou sinon le décevoir. Les barbouillis sur la paroi se confondirent et je me suis dit que forcément, j'allais tomber. Le bruit se fit entendre à cet instant. Un rythme régulier, mélancolique, en provenance du court voisin, le coup puis son écho, infatigablement répété, comme une forme de délivrance. J'ai deviné qu'il s'agissait de quelqu'un qui répétait ses automatismes. Et je savais qui. Je suis restée sans bouger, l'oreille tendue, et le son s'est déversé en moi, dans mes os et dans mes nerfs, j'ai levé ma raquette et frappé la balle avec la sensation d'avoir été tirée d'affaire.

Nous étions trois, trois filles. Quand Maman est morte j'avais onze ans, Khush en avait treize, Mona quinze. Nous jouions au squash et au badminton deux fois par semaine depuis que nous étions en âge de tenir une raquette, mais ce n'était rien par rapport à ce qui allait suivre. D'après Mona, le travail sur la vitesse, le ghosting et les séances intensives de trois heures, tout

cela commença le jour où Ranjan, notre tante, avait affirmé qu'il nous fallait de l'exercice et de la discipline, et Papa était resté assis sans rien dire et il l'avait laissée parler.

Nous étions là, avec eux, dans sa cuisine, et nous l'avons entendue. Mona lavait des pommes de terre dans l'évier. La tête inclinée et les manches retroussées jusqu'au coude, parce qu'elle ne se contentait pas de les passer sous l'eau. Elle grattait vraiment la terre. Sa queue-de-cheval se balançait par-dessus son épaule. Khush épluchait avec des gestes lents tout en regardant par la fenêtre. Moi, installée à la table, j'épépinais des grenades. Tante Ranjan avait réprimandé Khush parce qu'elle avait les cheveux détachés, ensuite elle s'était tournée vers moi, elle avait replié la moitié de la nappe blanche et elle avait étalé des journaux pour éviter que je mette du jus sur ses meubles tout neufs. Des meubles magnifiques, cirés et foncés.

De là où j'étais assise, j'arrivais à voir le gulab jamun qu'elle avait préparé tôt ce matin-là. Les boulettes de pâte spongieuse d'un or bruni étaient déjà imbibées de sirop et empilées généreusement dans un saladier en verre au bout de la desserte.

Tante Ranjan me prit en flagrant délit.

— Gopi, lança-t-elle.

Je me suis figée et j'ai piqué un fard à la seconde où j'ai entendu mon nom.

Tante Ranjan se mit debout. Elle se positionna à un angle qui m'empêchait de voir le dessert. J'ignore pourquoi, mais il me parut important de garder les yeux braqués devant moi, de donner l'impression que je fixais le vide depuis le début.

— Une sauvageonne, répéta-t-elle, le regard toujours vissé sur moi, tout le monde le sait.

Alors elle se tourna vers Papa, et c'est vrai qu'il restait assis là, il ne voyait rien, ne parlait pas.

Tante Ranjan attendit avant de reprendre la parole :

— Bon, j'ai dit ce que j'avais à dire. À toi de prendre ta décision.

Papa leva la tête pour étudier tante Ranjan quelques instants et il y avait au fond de ses yeux une froideur à laquelle nous étions habituées, nous, mais pas tante Ranjan. Elle est devenue toute rouge. Sur la gazinière la cocotte-minute émit un sifflement strident et ténu, soudain la vapeur et l'odeur des lentilles trop cuites se répandirent dans la cuisine. Tante Ranjan s'épongea le front avec un torchon propre posé sur le dossier d'une chaise.

— J'en avais parlé à Charu, ajouta-t-elle. Je ne lui jette pas la pierre, mon frère, mais j'insiste, il n'est pas trop tard pour tes filles.

Silence. À ce moment-là Mona se dirigea vers le plan de travail, elle retira la cocotte du feu et elle cogna la desserte en granit en l'y déposant. Le saladier de

gulab jamun posé tout au bout vibra et Mona resta debout, ses mains pleines de terre sur le couvercle de la cocotte de tante Ranjan, à dévisager Papa.

Tante Ranjan ferma les robinets que Mona avait laissés couler et elle s'approcha d'elle.

— Pas comme ça, ma petite.

C'est l'instant que notre oncle choisit pour nous rejoindre, avec la tête de quelqu'un qui s'aventure dans une cuisine qui n'est pas la sienne. Peut-être se serait-il rendu directement dans le jardin mais il regarda Mona, puis Papa, et il s'immobilisa au milieu de la pièce quelques instants avant de se diriger vers la table et de s'asseoir entre Papa et moi. Nous l'aimions bien, oncle Pavan. C'était le frère cadet de Papa, il était costaud et gentil, il aimait fumer dehors et revisiter le passé.

Oncle Pavan avait quarante ans. Papa, presque quarante-cinq. Pourtant, tout le monde s'étonnait de voir à quel point les deux frères étaient devenus séduisants, comme s'ils avaient atteint l'âge adulte sur le tard. Après la mort de Maman, les femmes de notre communauté, les « tatas », s'étaient mises à suivre Papa des yeux, entre la table et l'évier, ou dehors dans le jardin. Elles avaient de la peine pour lui, mais elles essayaient également de prendre la mesure d'une chose particulière et nous savions que cette chose était liée au vide qui s'était ouvert devant lui.

Midi n'avait pas encore sonné et, déjà, il faisait trop chaud pour oncle Pavan. Sa figure était rose et luisante. Il posa une main sur la table qu'il pianota de ses quatre doigts, puis il transféra la main à sa cuisse. Il lui fallait une cigarette. Il jeta un coup d'œil à Papa et joignit les mains au niveau des genoux, disposé à prendre la parole. Khush avait rempli à son intention un verre d'eau et, le voyant prêt, elle plaça le verre devant lui et alla s'asseoir pour écouter ce qu'il avait à dire. Oncle Pavan la remercia d'un regard et il commença.

— On était en pleine canicule, lâcha-t-il avant de se pencher vers Papa. Tu te rappelles ? Le soir où tu as annoncé à Bapuji que vous alliez vous marier. Tu étais rentré tard et Bapuji avait insisté pour qu'on reste tous debout à t'attendre. On a dû mettre des boîtes remplies de glaçons devant les ventilateurs et il faisait tellement chaud qu'on ne pouvait pas bouger. Quand tu es revenu Bapuji t'a demandé devant tout le monde ce que tu traficotais. Tu n'as pas hésité. Tu es resté sur le seuil du salon et tu l'as dit comme s'il n'y avait rien de plus naturel au monde. Je vais me marier. Comme ça. C'était merveilleux. Jamais je n'oublierai la tête qu'a faite Bapuji. Tu vois... je... Charu... elle était... elle...

Oncle Pavan donna l'impression d'avoir quelque chose de coincé dans la gorge et de s'étrangler avec, et nous avons bien vu que Papa voulait entendre la

suite, mais oncle Pavan ne pouvait pas continuer. Tante Ranjan posa une main sur son épaule et parla à sa place.

— Ça ne sert à rien de ressasser. Allez, Pavan. Rapporte deux chaises du garage pour qu'on puisse s'asseoir tous ensemble.

Le temps de se mettre à table, il était quatre heures. Dans cet air lourd et oppressant, tout se déplaçait au ralenti. Tante Ranjan, oncle Pavan, Papa et moi, nous attendions assis à notre place pendant que mes sœurs servaient le repas. Chacun avait une assiette en argent sur laquelle mes sœurs placèrent un petit bol de dal, en argent comme l'assiette, un laddu, du shaak de pommes de terre, du riz, des tranches de puri, une salade d'oignons et de tomates, et un second bol contenant trois gulab jamun. Khush n'arrêtait pas de repousser les cheveux plaqués sur son front et sur ses joues brûlantes. Lorsque je l'ai vue rajouter une cuillerée de sirop à mes jamun, j'ai aussi vu ses cheveux tremper dans le sirop et je me suis forcée à regarder ailleurs.

La porte qui donnait sur le jardin était ouverte. Pas un brin d'air. Tante Ranjan parlait de ses frères et de ses sœurs qui s'étaient installés en Tanzanie et qui avaient trop d'enfants. Elle mangeait précautionneusement, par petites bouchées distantes les unes des autres, et nous avons essayé de l'imiter. Lorsqu'il ne

resta plus sur mon assiette que mes trois gulab jamun, elle regarda mon bol plein de sirop. J'ai reposé ma cuillère.

— Mon frère, dit-elle en se tournant vers Papa. Mon frère, une épreuve t'attend.

Je me suis retenue de hurler, Papa n'était pas son frère, Papa était le frère d'oncle Pavan.

Ce dernier rapprocha sa chaise de la table.

— Ranjan, murmura-t-il.

— Non, rétorqua tante Ranjan. Il comprend.

Elle regarda Papa et elle se mit à parler en gujarati, d'une voix basse et égale. Ce qu'elle dit, c'était qu'elle et oncle Pavan n'avaient pas d'enfants, qu'ils aimaient leur frère et qu'ils nous aimaient comme leurs propres filles. Elle dit aussi que ce serait plus facile pour lui s'il leur confiait l'une d'entre nous. Tu ne peux pas veiller sur trois filles, dit-elle. Trois, c'est trop. Et comme Papa ne répondait pas, elle y vit un signe et elle continua. C'est ainsi que font les gens, dit-elle. Personne n'aurait bronché si vous aviez pris cette décision du vivant de leur mère. Elle dit ensuite que sa propre sœur avait franchi plus de quatre mille kilomètres en avion entre Mombasa et Bombay pour s'installer chez leur tante alors qu'elle était encore plus jeune que moi et là, nous ne serions séparés que par quelques heures de voiture.

Papa gardait les yeux rivés sur son assiette. Il savait que nous avions compris la proposition de tante

Ranjan. Il évitait de nous regarder. Nous avons cru qu'il allait la laisser mariner un instant pour qu'elle s'aperçoive par elle-même qu'elle avait fait fausse route, alors il quitterait sa chaise et sortirait dans le jardin en nous demandant de ramasser nos affaires, c'était l'heure de rentrer. Mais il ne se mit pas debout, il resta muet et en fin de compte cela nous fit jubiler, parce que ce que tante Ranjan vit dans son visage l'effraya plus que toute autre réponse. Son visage à elle vira au gris, donna l'impression de devenir flasque. Lorsqu'elle attrapa son verre de chaas, sa bouche s'affaissa.

La voix d'oncle Pavan résonna dans le silence. Posée et ferme. Le printemps avait pris ses quartiers de bonne heure cette année. Dommage qu'on n'ait pas vu les fleurs du marronnier. On aurait cru les illuminations à Noël. Et celles du cerisier, aussi : pendant une semaine, toute la pelouse avait été tapissée de blanc. Nous avons mangé et oncle Pavan parlait, et les choses finirent par adopter un rythme d'apparence ordinaire. Nous avons senti une légère brise en provenance du jardin. Oncle Pavan s'essuya les mains avec une serviette, il se leva et il apporta les gulab jamun pour nous resservir dans les bols.

— Oh, lâcha tante Ranjan d'une voix chagrine dans son assiette à l'instant où nous avons repris nos cuillères. Ce jour-là.

Et elle se mit à pleurer. Elle saisit le pan dénoué de son sari, se tamponna les yeux avec. Elle tourna la tête pour adresser un sourire à Khush à travers ses larmes.

— Je t'ai vue, dit-elle d'une voix étouffée et suppliante – sur le parking, après.

Elle parlait des obsèques de Maman, et de Kush qui avait sangloté sans un bruit alors que nous nous tenions debout en rang pour saluer les membres de notre famille à la sortie. Tante Ranjan regarda Khush avec une telle tristesse dans les yeux que nous avons tout oublié. Khush posa la main sur la table entre son assiette et l'assiette de tante Ranjan. À côté de moi la chaise de Mona a raclé le sol avec un fracas épouvantable et j'ai tendu la main pour prendre mon verre de chaas, mais c'était un grand verre et je l'ai renversé, j'en ai mis partout et le chaas s'est répandu sur la nappe.

— Gopi, murmura tante Ranjan. Cette fois encore j'ai piqué un fard lorsque j'ai entendu mon nom prononcé à voix haute, mais tante Ranjan ne me réprimandait pas. Elle affichait une sérénité inaltérable alors qu'elle se mettait debout, contournait la table pour soulever la nappe et la replier, constatait que le chaas avait traversé le tissu et mouillé la table. Je suis restée assise pendant qu'elle s'affairait autour de moi, essuyant et remettant les choses en ordre.

Lors de nos visites à Édimbourg, chacune avait sa chambre, mais Khush et moi, nous prenions notre couverture et nous allions dormir par terre dans celle de Mona. Nous calions la porte-fenêtre laissée entrouverte avec une basket, parce qu'il se passait toujours quelque chose dehors. Nous écoutions jusqu'à ce que la fatigue nous gagne, ensuite c'était place aux rêves. Cette nuit-là, il faisait trop chaud pour dormir. Nous ne tenions pas en place et, en short et débardeur, nous étions en nage. Nous nous sommes débarrassées de la couverture, soudain réduites à un tas de membres brûlants et moites ; des bras et des jambes projetés dans tous les sens en quête de fraîcheur. Khush se redressa et sortit sur le balcon. Je la suivis. Dehors elle se laissa tomber sur le carrelage, à moitié allongée dessus, à moitié appuyée au cadre de la fenêtre, un bras malingre étiré en travers du sol, et j'ai calqué ma position sur la sienne. Au bout d'un moment nous nous sommes assises toutes les deux, le menton sur les genoux, et nous avons plongé le regard dans le jardin entre les barreaux de la balustrade blanche. Vu que porter un legging ou des manches longues était intolérable, j'empestais la citronnelle et je me suis quand même fait piquer par les moustiques. Nous savions que Papa se ferait dévorer lui aussi. Il discutait dehors avec oncle Pavan. Assis en dessous de notre balcon, tous deux buvaient du whisky et fumaient. À la maison Papa ne touchait pas à l'alcool, à la cigarette non

plus, mais il se faisait plaisir en compagnie d'oncle Pavan. Nous arrivions à voir la fumée bleue qui montait des cigarettes, nous entendions leurs voix et le tintement des verres. Rien ne nous échappait, pas même le grincement de la chaise qu'occupait Papa quand il se penchait pour prendre ou reposer son verre, ou pour se gratter la cheville. Et lorsque nous projetions notre regard plus loin nous voyions ce qu'ils voyaient eux aussi : la roseraie de notre oncle et ses arbres, le banc en pierre, et des fragments sombres et granuleux de la voie ferrée.

Les sujets qu'ils abordaient n'avaient pour nous aucune espèce d'importance. Des souvenirs d'enfance qui les concernaient, eux et leur frère cadet, mort jeune. Eux trois qui jouaient à des sports de raquette. Eux trois, enthousiastes et heureux. Papa qui surprénait tout le monde parce qu'il se montrait brutal sur le court, lui si doux, si effacé en dehors des terrains. Et plus tard, lorsque Maman était entrée en scène – dix-sept ans, ingénue, timide – Papa qui avait perdu tous ses repères, ébranlé par une force qu'il ne parvenait pas à nommer. Oncle Pavan tenait le crachoir et Papa lui faisait comprendre que les choses s'étaient passées à peu près comme il les décrivait. Cela nous était bien égal. Nous, nous voulions nous asseoir au-dessus d'eux et les écouter, rien d'autre. Après, une fois Papa et oncle Pavan retournés à l'intérieur, nous restions dehors. À cette heure-là la lumière du matin

commençait à percer, d'un bleu pâle, limpide, l'air était plus frais et tout nous paraissait proche, à portée de main. Les cheveux de Khush cascadaient dans son dos, dessinant des boucles floues, et même sous cette lumière, ils brillaient. Nous ne rentrions qu'à partir du moment où je me mettais à frissonner. Nous fermions la porte-fenêtre derrière nous et nous grimpons dans le lit de Mona, ce qui la réveillait. Notre sœur rouspétait, mais elle se poussait quand même et nous nous blottissions l'une contre l'autre sous sa couverture, et nous lui racontions tout. C'était Khush qui s'en chargeait. Dès qu'il se passait quelque chose, et même en présence de témoins, Khush était celle qui racontait. Elle attendait que nous fassions silence et elle commençait. Elle avait un talent pour cela. Elle se souvenait d'éléments qui nous passaient complètement sous le nez.

Bien plus tard, Khush dirait que cette soirée avait marqué le début de tout, que pour la première fois Papa s'était demandé ce qu'il allait faire de nous. Tante Ranjan n'y était pour rien. C'était oncle Pavan le responsable, en parlant du passé. Moi, je crois que Papa nous avoua de lui-même ce qui l'avait motivé. Un matin il s'assit à côté de nous sur le banc devant le court de squash et il déclara :

— Je veux que vous vous intéressiez à une activité que vous pourrez pratiquer toute votre vie.

Le lendemain matin tante Ranjan avait laissé à notre intention sur la table du jus d'orange et des pancakes au sucre et au citron. Aucun commentaire sur le fait que Papa et oncle Pavan avaient passé la nuit à boire et à fumer au lieu d'aller dormir. Elle leur prépara du café et elle resta debout à côté d'eux pour les réserver. Papa lui parla sur un ton affable. Dehors dans l'allée, tandis qu'oncle Pavan refermait le coffre qui contenait nos bagages, tante Ranjan demanda à Papa de réfléchir à son offre, et il lui promit de l'étudier. Elle ajouta qu'elle et oncle Pavan viendraient nous rendre visite l'année suivante. À ce moment-là nous serons fixés, conclut-elle.

Papa mit en route notre nouveau programme dès notre retour d'Édimbourg. La semaine, il nous conduisait à Western Lane avant le début de l'école et nous nous y rendions en bus après les cours. Le week-end, si Papa avait du travail nous y allions à vélo et il nous rejoignait une fois sa journée bouclée. Au début des jours de relâche étaient nécessaires parce que nous avions mal partout : aux bras, aux jambes, aux épaules. Partout. Papa dit que nous finirions par prendre l'habitude et c'est vrai, nous avons fini par nous y habituer. Il nous fallut peu de temps avant d'effacer presque totalement de notre mémoire l'époque où nous tapions dans la balle seulement une ou deux fois par semaine.

À Western Lane les courts étaient souvent déserts. Les ouvriers de l'usine Vauxhall venaient en grande majorité le samedi et ils s'agitaient dans tous les sens, se ruaient sur la balle et cognaient de toutes leurs forces. J'allais m'asseoir avec mes sœurs sur l'un des bancs installés devant les courts, nous étions déjà en sweat et bas de jogging et nous attendions qu'ils finissent avant de prendre leur place et de commencer nos exercices. En dehors des « gars de chez Vauxhall » il y avait des habitués pas très assidus, et il y avait Ged.

Du haut de ses treize ans, Ged n'était pas très bavard et, en vrai, il s'appelait Gethen. Il passait beaucoup de temps à Western Lane parce que sa mère travaillait au bar, à l'étage, et il s'y sentait bien. Au cours de l'été Ged avait grandi d'un seul coup et cette poussée de croissance l'avait rendu empoté, une maladresse dont il se défaisait sur le court. Quand il jouait il dégageait une impression de relâchement. Dans sa façon de bouger, mais pas seulement. Il s'entraînait seul et je le regardais parfois depuis le balcon. Une fois, alors que nous nous tenions lui et moi tout au bout de ce balcon qui surplombait la piscine, je lui ai demandé si cela le dérangeait que je le regarde jouer, il m'a dévisagée un instant puis a observé la piscine et il m'a répondu non.

La plupart des adhérents ne fréquentaient Western Lane que pour la piscine, équipée d'un tremplin et

d'un grand bain. Nous, c'était pour les courts de squash. Papa avait payé un abonnement qui nous autorisait à les utiliser entre sept heures et demie le matin et dix heures le soir, à condition de réserver assez tôt. Papa se moquait bien que la peinture des murs s'écaille, que le parquet ait besoin d'être poncé ou que la climatisation ne fonctionne que par à-coups : à Western Lane, le fond des courts était une paroi vitrée.

Il y avait le bar, aussi. Papa y montait parfois, toujours vêtu de la tenue qu'il portait au travail, au complexe sportif ou ailleurs, et même s'il ne buvait pas et restait surtout silencieux, les gens discutaient avec lui et l'appréciaient. Parfois ils découvraient qu'il était électricien, installé à son compte, et les premiers temps il récupéra des clients parce qu'ils lui demandaient de venir jeter un coup d'œil, qui à son réfrigérateur, qui à ses radiateurs, mais au bout d'un moment il se mit à répondre qu'il serait ravi de passer chez eux sauf qu'il était débordé, ensuite il s'éclipsait et il allait nous chercher un Coca au bar, une bouteille chacune, et tandis que nous buvions il étudiait sa propre bouteille et il nous parlait de Jahangir Khan, un jeune joueur de squash – un garçon – originaire du Pakistan qui avait accédé à la place de numéro un mondial. Ce n'était pas Jahangir, avait expliqué Papa, mais son frère aîné, Torsam, qui était destiné à devenir champion. Ce frère avait perdu la vie lorsque son cadet avait quinze ans et Jahangir

avait commencé à s'entraîner à Wembley avec son cousin Rahmat. Rahmat encourageait Jahangir et veillait sur lui tout à la fois. Il avait emmené Jahangir dans les montagnes, à la passe de Khyber, pour lui rappeler d'où il venait et qui il était. Jahangir était encore tout jeune quand il avait remporté les mondiaux de squash, le World Open Championship, deux ans après le décès de son frère. Et durant les cinq années qui avaient suivi, Jahangir avait disputé cinq cent cinquante-cinq matchs sans subir la moindre défaite. Cinq cent cinquante-cinq victoires de rang, insistait Papa, et nous aussi, nous fixions sa bouteille de Coca tout en buvant la nôtre au goulot.

Je garde le souvenir d'un samedi en particulier. Nous étions venues à vélo après notre leçon de gujarati. Les gars de chez Vauxhall n'étaient pas là. Ged occupait déjà l'un des terrains, il nous avait saluées sans interrompre ses exercices. Nous nous sommes assises sur le banc et nous avons pris place dans notre court, qui était disponible. J'ignore quelles pensées nous trottaient dans la tête. C'était la fin de la semaine et nous étions épuisées, j'imagine. Les portes étaient toutes ouvertes, la rumeur des gens qui profitaient de la piscine nous parvenait, peuplée d'échos, et à l'étage on entendait la mère de Ged qui passait l'aspirateur dans le bar. Elle laissa l'aspirateur allumé pendant qu'elle déplaçait des tables. Papa nous rejoignit sans que

nous nous en rendions compte, ce qui lui laissa le temps de nous observer, assises, en train de nous tourner les pouces avec un court vide devant nous. Il posa son sac au bout du banc.

Nous avons pris nos raquettes et nous sommes allées nous mettre en position, et Papa resta debout dans sa veste face à nous de l'autre côté de la paroi vitrée. Il n'alla pas se changer, ni enfiler sa tenue de sport. Il ne nous donna aucune consigne non plus. Le carnet blanc dans lequel il avait l'habitude de consigner par le menu le déroulé de nos séances attendait sur le banc derrière lui, fermé. Nous avons compris qu'il exigeait de nous une certaine autonomie, alors nous avons travaillé nos pointes de vitesse, puis notre revers. Pendant que l'une s'entraînait, les deux autres se plaçaient à l'avant du terrain et restaient immobiles. Mona passa quelques minutes à observer Khush, puis à m'observer moi, tandis que nous essayions d'envoyer la balle le long du mur, elle finit par lâcher sa raquette et retira sa basket qu'elle posa par terre entre le carré de service et le mur du fond, du côté où on frappe les coups droits, en manière de cible. Nous n'avons pas forcé. Nous avons joué et rejoué le même coup, inlassablement, ensuite nous avons déplacé la basket de Mona un peu plus loin, puis un peu plus près, et nous avons recommencé, ce que Papa nous aurait demandé, mais comme nous nous

l'impositions toutes seules, l'exercice nous parut interminable, et pénible.

Tandis que Khush peaufinait ses trajectoires parallèles pour la cinquième ou la sixième fois, avec la balle qui allait mourir dans le carré de service, je suis allée rejoindre Mona à l'avant du court. Khush étant frêle et menue, on aurait pu la croire incapable de frapper, mais elle tapait dur. Elle était fatiguée, tout simplement. Elle avait les jambes fatiguées. Mona ne lâchait pas Papa des yeux et moi aussi, au bout d'un moment, j'ai braqué le regard sur lui. Khush se pencha pour récupérer la balle, elle se releva et elle le scruta, et nous nous sommes retrouvées à trois à le regarder.

Le visage de Papa, son corps tout entier, n'exprimait rien, absolument rien, à tel point qu'une gêne nous envahit. Il n'avait pas remarqué que nous nous étions arrêtées et nous avons deviné que nous nous immiscions dans quelque chose d'intime. Nous avons continué à l'étudier. Je ne sais pas ce qui m'a poussée à esquisser un pas dans sa direction, ni ce que je comptais faire. J'ai senti Khush taper ma raquette avec la tête de sa propre raquette. Elle me passa la balle et elle se plaça près de Mona.

Un bloc de glace se forma à l'intérieur de ma poitrine.

Je visualisai de la neige, du blanc partout. Je me suis mise en position et j'ai frappé la balle. Je ne pensais

pas à mon geste. Je pensais à ce garçon, à Jahangir Khan, qui fonçait à travers la neige dans les montagnes du nord du Pakistan, et à cet observateur posté au loin dans le paysage gelé. Même à cette distance, on voyait l'haleine du garçon se solidifier à la seconde où elle franchissait ses lèvres, comme si c'était une extension de sa personne. Ma raquette a accéléré et j'ai senti les yeux de Papa sur moi. Je frappais bien. Mes mouvements étaient aériens. Je respirais aisément, l'épaule arrondie, de la puissance à l'impact.

Une minute ne s'était pas écoulée que Mona me dit :

— Ça suffit.

Elle se posta à l'avant du court, chaussée d'une seule basket, et elle regarda Papa.

Papa ne lui donna pas raison, il ne la contredit pas non plus, du coup nous avons terminé par des étirements, nous avons quitté le court et nous nous sommes posées sur le banc. Papa n'avait pas bougé d'un pouce.

— On n'a pas de serviette, lui indiqua Mona.

Pas de réponse. Elle répéta.

Alors Papa commença à parler à voix basse dans le court désert. Au début cela tournait autour de la famille de Jahangir Khan : le père de Jahangir, Roshan Khan, et ses oncles Hashim et Azam Khan, qui à eux trois avaient remporté le World Open à douze reprises, son autre oncle, Nasrullah Khan, son frère Torsam,

son cousin Rahmat qui était aussi son coach. La dynastie tout entière. Mais nous avons dû arrêter d'écouter à un moment parce que, soudain, il ne parlait plus des Khan, il était passé à un joueur australien nommé Geoff Hunt qui avait battu son propre frère en finale d'un championnat local à l'âge de quinze ans et écrasé la concurrence pendant près de dix ans. Une génération de joueurs pakistanais n'avait pas été en mesure de détrôner Hunt, racontait Papa. C'était un véritable athlète. Les Pakistanais avaient beau faire des étincelles, cela n'avait aucun poids s'ils n'arrivaient pas à atteindre la balle. C'est alors que Jahangir était arrivé, il avait pris la mesure de son adversaire, il s'était affûté et il avait battu Hunt.

— Parce qu'on ne peut pas rester sans rien, conclut Papa d'une voix étrange, si différente de sa voix habituelle qu'il nous fallut nous concentrer pour le comprendre. On doit s'investir dans quelque chose.

Mona vrilla ses yeux sur Papa.

— On n'est pas des Khan, murmura-t-elle.

Papa se rapprocha du banc et il rangea le carnet dans son sac.

— Nous sommes frères. Indiens et Pakistanais.

Mona ne répondit rien. Son visage affichait une hostilité évidente qui se passait de mots, et qui ne put échapper à Papa. Cette hostilité, il ne l'avait pas provoquée. Au contraire, à aucun moment il ne nous avait forcé la main. Nous avions passé une heure sur

le court de notre plein gré et nous allions recommencer le lendemain, voilà pourquoi Mona lui en voulait.

Le soir venu, à la maison, je me suis interrogée à voix haute. Est-ce que Ged avait passé tout ce temps à Western Lane, est-ce qu'il allait y rester jusque tard dans la nuit, l'heure à laquelle le dernier client quittait le bar, l'heure à laquelle nous étions endormies ?

— Ne t'inquiète pas comme ça, me répondit Khush.

Penchées au-dessus du lavabo dans la salle de bains, nous étions en train de nous brosser les dents. Khush repoussait sans cesse les cheveux qui me tombaient dans la figure, et les siens aussi. Le matin des funérailles de Maman, on m'avait fait une coupe au carré et mes cheveux étaient trop courts et trop irréguliers pour que j'arrive à les caler derrière mes oreilles.

Nous avons levé la tête et nous nous sommes contemplées l'une l'autre dans le miroir. Khush avait un joli minois. Un visage en forme de cœur, ouvert. Elle était toujours à fleur de peau. Un point qu'elle avait en commun avec oncle Pavan. À la moindre émotion, ses yeux se voilaient de larmes. Au moindre coup de chaud, elle se mettait à suer. Les gens disaient que je ressemblais plus à Maman car j'avais sa gestuelle, ses mimiques, et j'imagine que c'est ce que cherchait Khush lorsqu'elle a exploré mes traits dans

la glace. Mais difficile de voir les similitudes entre deux personnes quand on est très proches d'elles.

— Ça va bien se passer, dit-elle.

— Je sais, ai-je répondu, et nous avons craché au fond du lavabo avant de tourner les robinets.

Les vacances de mi-trimestre tombaient en octobre. Mona ne décolerait pas contre Papa mais les jours où cela lui passait, elle l'accompagnait durant ses visites et elle était très à cheval là-dessus. Papa consacrait la majorité de ses dimanches après-midi à rendre visite à nos proches. Du vivant de Maman c'était une habitude qu'ils avaient ensemble. Il était content quand nous nous joignons à lui, mais ce n'était pas une obligation.

Ces visites impliquaient de rester assises entre une demi-heure et une heure chez un oncle, une tante ou un cousin éloigné, et un autre, et encore un autre, ou de se rendre à l'hôpital si l'une des connaissances de nos parents était malade. Quand Maman était encore parmi nous, une tante ou une cousine plus âgée qui découvrait que Mona avait été aperçue en ville avec un groupe d'amis, parmi lesquels des garçons, ou que Khush et moi étions rentrées de l'école couvertes de griffures ou de bleus, ou l'uniforme déchiré, nous regardait en secouant la tête et nous exhortait à penser à Maman, comme si maman n'était pas assise à côté de nous.

En fonction des endroits où il se rendait, Papa arrivait à enchaîner trois ou quatre visites dans l'après-midi. Il fallait garder le contact avec les gens, disait-il, il fallait se forcer un peu. Nous étudions son visage et nous constatons que le cœur n'y était pas. Et nous répondions que ces gens, nous ne les connaissions pas. Lui nous expliquait que connaître quelqu'un exigeait des efforts. Ces efforts, nous les faisons pour nous connaître l'une l'autre, c'était notre ligne de défense, et nous restions à la maison.

Le premier dimanche des vacances, Mona accompagna Papa et nous en avons profité, Kush et moi, pour faire un tour au fortin derrière la maison. Le fortin se résumait à trois murs de brique plantés sur une dalle en béton. Des murs hauts, étagés. Nous nous sommes dit que quelqu'un de plus grand pourrait grimper jusqu'au premier niveau, à condition que son pied trouve une bonne prise, et de là le sommet s'offrait à lui. Nous avons beaucoup de mal à croire qu'aucun des autres enfants du quartier n'avait fait de ce fortin son terrain de jeu. Il n'y avait que nous. Personne ne nous crachait dessus depuis son perchoir, personne ne nous ordonnait de rentrer. Personne ne nous chassait de cet endroit. Personne ne s'en approchait. L'été nous y passions des heures à projeter une balle de tennis contre le mur du fond, ou à rester assises sans rien faire.

Lorsque Maman était encore de ce monde, nous regardions Wimbledon à la télévision et nous mangions des fraises saupoudrées de sucre, tous ensemble, et ensuite mes sœurs et moi, nous repartions dehors, au fortin, où nous faisions semblant d'être John McEnroe. C'est Khush qui l'imitait le mieux. Elle copiait à la perfection sa façon de parler et de marcher. Nous adorions John McEnroe, c'était notre idole et, à notre immense stupeur, nos parents le vénéraient aussi. Nous n'étions que des enfants mais cela ne nous empêchait pas de voir que c'était un sale gosse. Papa disait que c'était peut-être inconscient, mais avec ses jérémiades et ses caprices, John McEnroe s'aménageait un espace pour lui-même, il se donnait du temps, et ce temps qu'il avait gagné, il s'en servait pour renvoyer de lui l'image d'un joueur mal-aimé et l'unique alternative qui se présentait à lui, c'était de sortir les crocs et de livrer bataille. J'étais proprement stupéfaite quand John McEnroe s'éloignait de la chaise de l'arbitre les épaules voûtées, sa posture tout entière exprimant le découragement, pour lever sa raquette et jouer son jeu. Je pensais que, d'une certaine façon, son corps dupait son esprit.

Face au côté resté ouvert du fortin se dressait une colline herbeuse aussi haute que notre maison. Sur la droite, un immeuble de cinq étages aux bardeaux rouges et jaunes et des allées que les enfants dévalaient à vélo ou sur leur planche de skate. En vis-à-vis,

la route principale avec l'arrêt de bus et le passage souterrain que nous évitions.

J'avais pris la raquette de Khush et je m'étais fixé pour objectif de faire rebondir mille fois une balle sur le cordage. Nous nous efforcions de ne penser à rien. Quand Papa s'était préparé ce matin-là avant de partir avec Mona, il avait sorti de son pardessus les clefs de la voiture et il s'était figé au beau milieu de la cuisine. Il nous avait regardées à tour de rôle – Mona à côté de lui, tout habillée et prête à l'accompagner, Khush à un bout de la table, moi à l'autre – et durant ces quelques secondes nous avons vu qu'il avait pleinement conscience de sa situation. S'il avait parlé à cet instant, sans doute aurait-il dit : ce n'est pas ce que je voulais. Ce qu'il voyait, c'étaient les journées qui s'étiraient devant lui sans Maman, avec nous. Cela faisait partie de notre entraînement, le rebond de la balle au contact de la raquette, ou au contact du sol. Gardez les yeux dessus, nous disait Papa. Cela m'amusait et j'aurais peut-être continué, mais Khush se lassa de me regarder. J'ai reposé la raquette et nous nous sommes adossées au mur du fond, emmitouflées dans nos manteaux et nos écharpes, face à la colline, pour discuter de ce que nous comptions faire pendant les vacances. Papa irait travailler, ce qui signifiait qu'une fois nos corvées accomplies, nous allions pouvoir traîner le matin en attendant l'heure de nous rendre à Western Lane et, après, quartier libre. Le samedi,

comme il n'y avait plus de cours de gujarati, nous irions à l'entraînement de bonne heure puis, si Papa n'était pas fatigué, nous pourrions peut-être faire une sortie. Les cousins de Tanzanie qui devaient nous rendre visite avaient annulé à cause de Maman. Ils pensaient que Papa aurait trop de mal à gérer tout seul. S'ils avaient fait le voyage, nous les aurions emmenés au parc animalier de Woburn. Lorsque nous hébergions des invités qui venaient d'Inde ou d'Afrique, le coffre de la voiture était rempli de Tupperware contenant du curry, de la salade d'oignons et des parathas, et nous empruntions la M1 pour aller voir les lions. Khush faisait comme si cette idée, qu'elle trouvait stupide, la rendait folle, mais cela lui plaisait autant qu'à moi. Nous adorions les animaux. Nous adorions parcourir l'immense parc en voiture. Nous adorions regarder les membres de notre famille se plier en quatre pour prendre un air impressionné devant Maman, Papa et leur progéniture. Vu que nos cousins ne venaient pas, la sortie à Woburn serait remplacée par une balade dans les collines de Dunstable Downs ou à l'arboretum.

Le soleil se déversait dans le fortin, baignant nos visages d'une lumière et d'une agréable chaleur.

J'essayais de lancer une discussion sur le terme « sauvageonne », puisque tante Ranjan m'avait traitée ainsi. Pendant nos débats, nous dressions des listes. Une sauvageonne, c'était une fille qui portait des

shorts. Qui courait à travers la maison. Qui courait n'importe où. Qui sortait le coude par la vitre de la voiture. Mais Khush ne participait pas. Assise là, elle me laissait parler. Je me suis tue. Nous avons contemplé la colline.

Khush dit :

— Tante Ranjan a peur de nous parce qu'elle n'a aucun moyen de savoir ce qui se passe dans notre tête.

J'ai voulu demander à Khush comment ça allait dans sa vie ces derniers temps. Elle était devenue soucieuse, elle n'écoutait pas la radio, elle ne lisait pas non plus, non, rien dans le genre. Mais surtout, elle se levait la nuit, elle se plantait sur le seuil de la chambre et elle restait debout dans le noir. Mona et moi, nous restions couchées sans bouger et nous l'écoutions. Nous ne pouvions pas en jurer, mais nous avions l'impression que Khush essayait de communiquer avec Maman. Elle parlait gujarati. Nous n'étions pas capables de distinguer ce qu'elle disait, mais nous le devinions. Depuis toujours nous parlions en anglais à Papa, et à nos tantes et à nos oncles, mais jamais à Maman parce qu'elle avait du mal avec l'anglais, même si elle le comprenait. Et notre gujarati n'était pas à la hauteur. Voilà pourquoi nous écoutions toujours Maman avec attention, et nous l'observions. Peut-être est-ce pour cette raison que nous nous agrippions à elle, que nous lui rentrions dedans, que nous lui imposions notre présence. Depuis notre retour

d'Édimbourg, Khush avait passé plusieurs nuits ainsi, à l'extérieur de la chambre.

J'ai voulu lui poser des questions au sujet de Maman, lui demander si elle croyait vraiment que Maman était en mesure d'entendre ce qu'elle lui disait sur le palier. Comme nous étions heureuses, toutes les deux, assises en plein soleil, j'ai tenu ma langue.

Khush retira ses gants, puis les fourra dans ses poches.

— Ged est sympa, hein ? dit-elle au bout d'une minute.

— De quoi ?

Elle se tourna pour me faire face et elle ajouta timidement :

— Il te plaît ?

Je l'ai regardée et, tout d'un coup, j'ai eu le cafard.

— Il est pas mal, ai-je répondu.

Le soleil commençait à se coucher derrière la colline, le froid tomba vite. La colline et les immeubles perdirent leurs couleurs et le silence s'installa sur le quartier. Dans l'obscurité froide et terne nous avons vu le chien, Quatrième Avenue, jaillir de l'obscurité derrière le coteau, dénudant ses crocs jaunes, ses épaules se relevant par saccades de gauche à droite. Nous l'appelions Quatrième Avenue parce qu'il arrivait toujours de cette direction, même s'il donnait parfois l'impression de se matérialiser sous nos yeux.

Il était gros et foncé. Il sillonnait le quartier sans se presser, avec sa grosse tête qui dodelinait doucement et son affreuse langue rouge. Affreux, il l'était, et il venait d'un autre monde. L'une de nous était sans doute en train de dire quelque chose, mais elle ne finit pas sa phrase. Nous avons attendu. Quatrième Avenue contourna la colline et il entra dans le fortin comme une brute, comme s'il n'avait rien d'autre de prévu, comme s'il arpentait son territoire. Ses épaules roulaient lentement et lorsqu'il arriva à notre niveau, les oreilles forcément remplies du battement de nos deux cœurs, il se tourna vers Khush et il la fixa, bien en face – un œil jaune, l'autre trouble et tout noir –, avant de jeter un regard sur le côté et de poursuivre son chemin.

Khush mit sa main sur la mienne pour me calmer, mais je n'arrêtais pas de trembler. Le regard que Quatrième Avenue avait posé sur Khush laissait penser qu'ils se trouvaient elle et lui au même endroit. J'ai voulu rentrer mais il fallut attendre parce que Quatrième Avenue devait rôder dans le coin, il allait passer devant notre maison puis prendre la direction de l'école.

— Il t'a vue, ai-je chuchoté.

Khush remonta son écharpe sur sa bouche.

— Maintenant on peut y aller, dit-elle à travers la laine, une fois le chien hors de notre vue.

Nous avons marché à pas lents en longeant les bâtisses de notre rue par l'arrière. À la maison, Khush ouvrit le réfrigérateur et elle me demanda si je voulais du Coca, ce à quoi j'ai répondu « Pas vraiment » avant de sortir dans le jardin. Je suis restée là jusqu'au retour de Papa et de Mona. Mona ouvrit la porte qui donnait dehors et j'ai cru qu'elle allait m'appeler, mais elle resta plantée là quelques instants, puis elle laissa la porte entrouverte et elle retourna à l'intérieur. Je l'ai suivie. Mona n'adressait pas la parole à Papa. Elle faisait nerveusement les cent pas dans la cuisine et quand je lui ai demandé où ils étaient allés elle rétorqua « Nulle part » et elle alluma la radio. Au salon Khush zappait d'une chaîne à l'autre. À huit heures du soir le son de la radio et de la télévision s'amplifia d'un coup avant de retomber instantanément. Un silence terrible suivit cette cacophonie soudaine. Khush débarqua dans la cuisine, elle s'apprêtait à nous demander ce que nous avions fabriqué mais quand elle vit nos têtes elle garda sa question pour elle. Elle monta se coucher de bonne heure. La pluie se mit à tomber, un vrai déluge. Une soirée effroyable, tout le monde était sur les nerfs mais je ne savais pas pourquoi, et peut-être que les autres n'étaient pas plus avancés que moi.

À deux heures du matin, heure à laquelle nous aurions dû dormir profondément, nous étions toutes réveillées. Étendues sans bouger dans nos lits

superposés, Mona et moi, nous écoutions – à travers la couverture et le bruit du radiateur, la pluie et les branches épaisses et mouillées du prunier qui cognaient le carreau de la fenêtre – Khush, installée sur le palier, qui devisait avec Maman. D'une voix sombre elle chuchotait, et sa fièvre était contagieuse. Papa dormait dans la chambre d'à côté et il l'entendait, forcément. Nous savions qu'en sortant sur le palier, nous la trouverions adossée à l'extrémité de la rambarde, contre le poteau qui servait de portemanteau, et qu'il suffirait d'aller la chercher pour qu'elle nous suive et retourne se coucher. Mais personne n'alla la chercher. Elle était là, dehors, à parler et à tendre l'oreille, et nous avons eu l'impression qu'une forme de contact s'établissait.

Nous l'avons entendue regagner la chambre un peu avant six heures. Khush arrivait à se repérer autour des lits et entre nos affaires étalées par terre, ou alors elle s'était habituée au noir. Elle ne se cogna pas le genou contre le pied d'un meuble, elle ne trébucha pas sur une raquette ni sur un sac à dos, rien. Elle se glissa sous sa couverture, elle resta allongée là et elle se leva une heure plus tard en même temps que tout le monde.

J'ai dit à Khush qu'elle pouvait prendre ma place dans la queue pour la salle de bains. J'ai attendu mon tour dans la chambre, debout près du radiateur, en essayant de trouver une zone bien chaude. Cela faisait

plus d'un mois que des bulles d'air étaient piégées à l'intérieur de nos radiateurs, ce qui signifiait que leur surface restait en grande partie gelée et que la maison n'était jamais correctement chauffée. Nous mettions des manches longues et des sweats à capuche sans rien dire à Papa. Autrefois il aurait réglé le problème en un tournemain, à présent il faisait celui qui ne voyait rien. Mona vint se mettre à côté de moi. Nous ne recherchions pas seulement la chaleur. Nous voulions aussi sentir ces coups sourds à l'intérieur des tuyaux. Nous avons compris que ce qui cognait, c'était l'air pris au piège. Voilà ce que nous voulions sentir.

Khush me laissa la salle de bains. J'ai baissé l'abat-tant de la cuvette et je me suis assise sur les W.-C., le temps que le chauffe-eau se remplisse. J'avais la sensation que j'aurais dû me trouver à la place de Khush sur ce palier. Mona aussi était convaincue que c'était sa place à elle, je le savais.

Il faisait plus froid dans la salle de bains que dans la chambre. La peinture bleu clair des murs s'écaillait par endroits, l'un des carreaux au-dessus de la baignoire menaçait de se décoller. L'été qui avait précédé mon entrée à l'école primaire, nous avons passé une semaine entière à préparer et à ripoliner les murs, et nous étions euphoriques la première fois que des invités étaient venus voir le résultat. J'allais fêter mes sept ans. Le matin du grand jour j'étais assise comme

maintenant sur les toilettes, l'abattant baissé, debout à côté de moi Maman se coiffait devant le miroir, Khush et Mona étaient venues se percher sur le rebord de la baignoire. Nous avions fermé la porte. Cela sentait le neuf et nous étions heureuses. Maman devait essuyer du tranchant de la main le miroir qui se couvrait sans cesse de buée. Elle se passa un coup de brosse, elle releva ses cheveux en chignon puis elle sortit son sindoor du meuble de rangement. Une poudre rouge vif qu'elle conservait dans une petite boîte plate en cuivre. Vermillon, avait précisé Khush. Du bout du doigt Maman tapota la poudre et traça une ligne vermillon, donc, dans ses cheveux, sur toute la longueur de la raie qui les divisait.

Je peux l'avoir ? ai-je chuchoté. C'était la question que j'avais voulu formuler, mais j'ai seulement su dire : Tu veux bien me le donner ?

Maman éclata de rire, puis elle me toucha la joue. Après ton mariage, me promit-elle.

Quand Maman descendit au rez-de-chaussée, Khush me fit m'asseoir, elle alla chercher la poudre dans le meuble et elle y plongea un doigt dans un geste calqué sur celui de Maman, elle s'approcha de moi et elle traça la même ligne dans mes cheveux. Enfin elle me toucha la joue, en tous points semblable à Maman, et elle me dit « Bon anniversaire ».

Et je suis descendue comme ça. Tante Ranjan était là, avec oncle Pavan et les autres. Maman dut pivoter

vers la fenêtre pour dissimuler son sourire. Khush vit que la scène l'amusait et elle s'enhardit, même si tante Ranjan répétait que cela allait nous porter malchance. Khush courut à l'étage récupérer le voile rouge que Maman portait lors de ses noces. Elle me le mit sur la tête et je suis devenue une jeune mariée. Ensuite elle me fit faire sept fois le tour du tabouret que Papa avait placé au centre de la pièce pour poser mon gâteau dessus, comme s'il s'agissait du feu sacré, et elle me fit défiler dans un sens puis dans l'autre en me présentant à ma nouvelle belle-famille. Quand enfin elle m'amena devant Papa, il me regarda d'abord sous le voile de Maman, il regarda Maman, et lui aussi dut se tourner vers la fenêtre, pas pour cacher quoi que ce soit, mais parce qu'il n'y avait pas la place dans le salon pour contenir son émotion. Khush avait gravé la réaction de Papa dans sa mémoire. Moi, ce que j'avais retenu de mon septième anniversaire, c'était que j'avais fait le tour du salon et que j'avais tout vu à travers le voile rouge, mais Khush me raconta la journée qui avait suivi l'enterrement, lorsque nous avons vu les femmes âgées de notre entourage fouiller dans les affaires de Maman et l'une d'elles mettre la main sur son sindoor.

Je me suis levée, je me suis regardée dans le miroir. J'ai passé un doigt le long de la raie de mes cheveux, attendu que l'eau soit assez chaude pour me laver le visage. Puis j'ai pris une douche et je me suis habillée

en prenant tout mon temps. Je voulais avoir l'air propre et jolie, au cas où.

Papa était déjà parti travailler, il nous restait deux heures à tuer avant de prendre le chemin de Western Lane. Dans la chambre, Mona était assise à la coiffeuse. Le lit de Khush était fait, son pyjama soigneusement plié sur son oreiller. Je suis sortie et je l'ai trouvée assise sur le perron. Elle portait le pardessus de Papa, celui avec la grande pèlerine. Elle en avait retroussé les manches et j'ai su qu'elles traînaient par terre quand elle se lèverait. Le givre formait une couche sur le mur d'en face, par terre et sur le perron.

— Tu fais quoi ?

Redressant la tête, elle sourit.

— Tu es jolie.

De ma botte j'ai gratté une partie du givre sur la marche et je me suis assise à côté d'elle.

— Merci.

Elle avait les doigts bleuis par le froid et, lorsqu'elle me vit regarder, elle fourra les mains dans ses poches.

— Khush, ai-je demandé, qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

J'ai cru que ma question resterait sans réponse mais, au bout d'une minute, elle lâcha un :

— Qui ?

— Maman.

— Oh.

Elle se leva et elle remonta le manteau de Papa en orientant ses mains vers le haut à l'intérieur des poches.

— Elle n'a rien dit du tout, répondit-elle.

— Mais elle était sur le palier ?

Elle me regarda.

— C'est pas comme ça.

— C'est comment ?

À l'instant où cette question franchit mes lèvres j'ai senti m'échapper une chose sur laquelle j'avais à peine prise et, tout bien réfléchi, je savais qu'il n'y avait rien. Rien à part Khush, seule sur le palier, qui s'efforçait d'arriver à destination.

— Pas grave. Tu n'es pas obligée de me dire.

Khush se rassit, elle regarda les garages alignés en vis-à-vis et la ruelle qui donnait sur Arrow Close. Elle sortit les mains de ses poches, des mains toujours bleuies par le froid. Soudain j'ai voulu lui expliquer pour Ged. Je m'étais fâchée contre elle l'autre jour, quand elle m'avait interrogée à son sujet, et j'en étais désolée, mais je ne savais toujours pas quoi dire exactement. Quelques mots en rapport avec la fois où il avait posé un surgrip sur ma raquette. Ou avec son bégaiement. Il fallait se taire, le laisser sortir ses mots et parfois, au milieu d'une phrase, il n'y aurait plus rien, une pause qui ne durerait qu'une fraction de seconde, mais on sentait qu'il faisait de son mieux, et on avait l'impression de se rapprocher peu à peu de lui dans le silence, alors qu'on n'avait pas bougé d'un

centimètre. J'ai regardé le profil de Khush. Elle, elle aurait su quoi dire sur Ged. J'ai voulu rentrer. Khush ne bougeait pas. Elle avait posé ses mains sur le perron, ses doigts étaient si bleus et si gelés que j'ai senti la brûlure du froid au bout de mes propres doigts.